

XYZ. La revue de la nouvelle



Le bistrot

François Désalliers

Numéro 67, automne 2001

Menaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Désalliers, F. (2001). Le bistrot. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 12–15.

Le bistrot

François Désalliers

Dès qu'il poussa la porte, il fut envahi par l'odeur du café, le bruit assourdissant des conversations, la musique de Glenn Gould, et il se dit qu'il n'allait plus quitter cet endroit.

Il se glissa sur un banc, derrière un philodendron, à côté d'un grand réfrigérateur. Il sentait son cœur battre dans sa poitrine. Il avait mal dans ses os, sa chair était sensible à l'extrême. Il se disait : Ça va passer... Mais cela ne passait pas.

Il observait la jeune fille derrière le comptoir. On lui demandait des croissants au chocolat, des sandwichs. L'homme se tassait sur son banc. Les éclats de rire s'approchaient de lui puis s'éloignaient comme le flux et le reflux des marées. Il prit une revue sur la table et y enfouit son visage. Le temps passait. La porte claquait. On s'embrassait sur les lèvres. Il y avait des cernes sur les tables, des sourires dans le fond des verres. Puis, tout à coup, on ferma la radio.

Le silence éclata dans la pièce et se répandit en morceaux de cristal. C'était pointu et cela faisait mal comme une peine d'amour. L'homme cessa de respirer. Son sang figea dans ses veines. On fermait !

La jeune fille déroula le papier de la caisse enregistreuse et mit l'argent dans une enveloppe. L'homme se cacha derrière le philodendron. Elle poussa sur la porte, fit glisser le pêne dans la gâche, prit les tasses, les soucoupes, les ustensiles et les empila dans un évier. Elle vida les cendriers dans une poubelle, saisit un balai et s'approcha de l'homme. Elle allait apercevoir son visage quand la sonnerie du téléphone retentit.

— Allô ? Oui, tous les clients sont partis. Le philodendron a perdu des feuilles... Je ne sais pas... Le chauffage, peut-être ? Oui, l'enveloppe est sous la caisse.

La jeune fille raccrocha. Elle éteignit les lumières et sortit par une porte qui donnait sur la ruelle. Puis ce fut le silence. L'homme déplaça ses jambes, remua ses membres ankylosés. J'ai

l'air fin, se dit-il. Pourquoi est-ce que je ne suis pas sorti en même temps que les autres ? Mais il n'avait pas envie de s'en aller. Il faisait chaud et un engourdissement délicieux s'emparait de tout son être. Il s'étendit sur la banquette, le vide se fit peu à peu dans sa tête et il s'endormit.

Le lendemain il fut réveillé par le vacarme de la rue. Il se frotta les yeux et regarda sa montre : huit heures ! Il avait dormi toute la nuit ! Il se leva et, sur la pointe des pieds, se dirigea vers une vitrine où il prit un croissant au fromage qu'il introduisit dans un four à micro-ondes.

Il mangeait tranquillement, assis sur un tabouret, quand il entendit s'ouvrir la porte de la ruelle. Il se précipita par terre et rampa jusqu'à sa place, derrière le philodendron. Un petit homme prit une enveloppe sous la caisse et sortit aussitôt.

Vers dix heures, la jeune fille reparut et alluma la radio. Elle noua un tablier autour de sa taille, déverrouilla la porte d'entrée et lava la vaisselle. L'homme ne bougea pas de toute la matinée. Mais, au début de l'après-midi, profitant de la visite d'un fournisseur, il se faufila jusqu'aux toilettes. Bien lui en prit car, vers trois heures, la jeune fille vint ramasser les feuilles mortes autour de la plante. Elle vida l'eau d'une carafe dans le bac et humecta chaque feuille avec une éponge.

— Tiens, mon grand, je sais que ça te fait du bien...

Les jours passèrent, puis les semaines, puis les mois. L'homme n'avait pas quitté le bistrot. Un jour, se regardant dans la glace, il échappa un cri de stupeur :

— Mon Dieu !

La barbe avait envahi son visage et ses cheveux pendaient sur ses épaules comme un rideau de toile. Il s'était caché dans les w.-c. juste avant la fermeture, car la jeune fille venait de plus en plus souvent caresser le philodendron avant de s'en aller. Or, cette fois, elle n'était pas sortie immédiatement. Avertie par une sorte de pressentiment, elle avait poussé la porte des toilettes des femmes. Puis elle s'était dirigée vers la porte des toilettes des hommes. Le cœur de l'inconnu s'était mis à battre à grands coups. Avec d'innombrables précautions, il avait enclenché le pêne

juste avant que la main de la jeune fille ne saisisse la poignée. L'employée avait secoué la porte, qui était demeurée immobile. Peu rassurée, elle avait téléphoné au propriétaire.

— Un client a dû fermer la porte à clé en sortant, lui dit ce dernier. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Je suis sûre d'avoir entendu un soupir dans la toilette ! cria presque la fille.

Le patron était couché avec sa femme sous un édredon moelleux.

— Vous avez trop d'imagination, ma petite !

Mais la petite devenait hystérique.

— J'ai peur ! Il faut ouvrir cette porte !

— Bon, bon, bon, j'arrive...

Pendant ce temps, l'inconnu découvrit un trou derrière la cuvette du cabinet et, après avoir décollé le panneau qui l'obstruait, il se tortilla sur le carrelage comme un contorsionniste du Cirque du Soleil. Quand le patron entra dans le bistrot, il venait de traverser le mur et ses pieds étaient appuyés sur un parpaing entouré de canalisations. Ensuite il avait saisi le panneau sur la céramique et l'avait placé devant l'orifice. Quand la porte de la toilette s'ouvrit, il maintenait le panneau avec les poils de sa moustache. Le patron entra dans la pièce et regarda dans tous les coins. La jeune fille entra à son tour.

— Alors ? Il n'y a personne dans cette toilette !

— Euh... Non. Je... Je ne sais pas quoi dire...

— Ah là, là ! Vous êtes rassurée, maintenant ? Vous voulez que je vous raccompagne ?

— S'il vous plaît...

Dans la voiture l'employée parla d'événements bizarres qui s'étaient produits depuis quelque temps. Mais le patron, qui avait une vaste expérience de la vie, trouvait à chaque incident une explication logique.

Quand il fut certain d'être seul, l'homme voulut s'extirper de l'endroit où il se trouvait et il se frappa l'occiput sur un madrier. Il perdit l'équilibre et tomba dans un trou. Après un moment de stupeur, il chercha un moyen de remonter à la surface. Il patau-

gea dans une boue recouverte de sédiments, traversa une nappe aquifère et se buta à un blindage de palplanches. Son corps était recouvert de terre.

Les heures passèrent, puis les jours, puis les semaines. L'homme voulait revenir se cacher derrière sa plante. Il rêvait de se blottir sous ses limbes, de s'enrouler à ses tiges, de vivre sur ses branches comme un épiphyte. C'est cet espoir qui le guida, sans doute. Car, après avoir creusé la terre à nouveau pendant des jours et des jours, il atteignit enfin le madrier sur lequel il s'était frappé la tête. Il s'y agrippa et entreprit l'ascension. Ses cheveux d'un vert sombre et luisant furent les premiers à s'emparer du panneau et à le repousser. Il se répandit sur le carrelage de la salle de bains en laissant derrière lui un sillon de terre noire. Tout était tranquille. La jeune femme passait un coup de chiffon sur les tables. Il se tint dans une encoignure et attendit. Après quelque temps, l'employée vint prendre son manteau et s'en alla. Elle n'a pas caressé la plante, se dit-il. Il rampait dans le corridor quand, tout à coup, il sentit un vent glacé lui traverser les tiges : le philodendron n'était plus dans son bac ! À la place, il y avait un ersatz de plante, des feuilles brunâtres pendaient lamentablement, des baies pourries et desséchées jonchaient le sol. L'arbuste était mort ! L'inconnu s'entortilla autour de la pauvre tige et la brisa. Puis il étendit ses racines à travers la pierraille et les bouts de cigarettes.

Il fut salué, très tôt le lendemain matin, par le chant flûté des passereaux et, après un long silence volatil, un rayon de soleil vint caresser le pourtour de ses feuilles. Ce jour-là, la jeune femme ne se présenta pas au bistrot. Mais, deux jours plus tard, elle reparut dans une robe jaune à collarlette. Elle s'avança vers le bac avec émotion.

— Toi alors ! Tu m'as fait une de ses peurs ! Je croyais que tu étais mort ! Viens que je t'embrasse !